

# Les filles sont plus performantes que les garçons

C'est un fait, les femmes sont désormais plus diplômées que les hommes. Alors que la recherche s'était plutôt attardée sur la dimension neurobiologique et les stéréotypes de genre, une étude épingle le rôle des stratégies d'apprentissage au bénéfice des filles.

CHARLOTTE HUTIN

Que ce soit en Belgique francophone ou plus largement dans les pays de l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques), le constat est sans appel : les filles sont significativement plus nombreuses à obtenir un diplôme de l'enseignement supérieur que les garçons. En Belgique, 56,5 % des femmes âgées de 25 à 34 ans, contre 43 % des hommes, sont titulaires d'une licence, d'un master ou d'un doctorat, selon le dernier rapport de l'Organisation internationale. Un écart qui ne fait que se creuser puisque la proportion de femmes diplômées de l'enseignement tertiaire est de 51,5 % dans la tranche des 55-64 ans.

Les femmes sont aussi surreprésentées dans les filières universitaires, à l'exception des Stim (Science, technologie, ingénierie et mathématiques), où elles sont plus susceptibles de réussir. « Parmi les primo-inscrits (les étudiants qui arrivent pour la première fois à l'université) en sociologie et anthropologie, la réussite était de 23 % pour les filles et de 14 % pour les garçons en janvier 2021 », exemplifie Jean-François Guillaume, professeur de sociologie de l'éducation (ULiège). « En janvier 2022, le taux de réussite était de 20 % pour les étudiantes et de 11 % pour leurs pairs. » Ce constat n'est pas neuf et remonte aux

années 90. Pour expliquer ces différences, de nombreuses hypothèses sont avancées. Jusqu'à présent, la recherche s'était plutôt attardée sur la dimension neurobiologique – bien que les différences cérébrales aient largement été contestées par la suite – et les stéréotypes de genre. Une étude française vient désormais épingle le rôle des pratiques genrées au bénéfice des filles.

## Des filles mieux organisées

L'étude menée par Julien Berthaud, docteur en sciences de l'éducation et chargé de cours à l'Université de Bourgogne, et ses collègues, s'est penchée sur les pratiques et stratégies d'apprentissage mises en place par des étudiants de première année. Premier constat : le genre de l'étudiant constitue une variable fortement explicative des pratiques d'étude ; les filles mobilisent une plus grande variété de pratiques d'étude que les garçons. Or, la diversité des pratiques est associée à une plus grande motivation dans le chef de l'étudiant.

Deuxième constat : les pratiques d'étude utilisées par les femmes sont significativement plus efficaces. « Les filles vont aussi bien être plus organisées dans leur prise de notes que dans leur organisation du temps avec une tenue d'un agenda des cours, examens et devoirs. Elles prennent également plus souvent la peine de surligner leurs cours », expliquent les auteurs. A l'in-

verse, elles sont moins friandes du bachotage qui vise la réussite et non l'acquisition de savoirs.

Plusieurs auteurs évoquent également le rôle de la socialisation et du capital émotionnel. « La socialisation, la façon dont l'individu intériorise les normes et les codes sociaux, fait référence à des qualités qui mettent tantôt en évidence la performance et la compétition, tantôt l'ouverture et la sensibilité », avance Jean-François Guillaume. « Les premières sont davantage valorisées chez les hommes tandis que les qualités d'écoute et de perception des règles sont renforcées parmi le groupe des femmes. Être à l'université, c'est nouer des relations avec d'autres étudiants, savoir quelle attitude adopter en fonction du contexte. »

Dans son rapport sur l'égalité des sexes dans l'éducation, l'OCDE revient sur le poids des stéréotypes. « Les garçons s'approprient un modèle masculin véhiculant le non-respect de l'autorité, du travail scolaire et de la réussite dans le cadre institutionnel. Pour eux, il n'est tout simplement pas "cool" de réussir à l'école. »

En Fédération Wallonie-Bruxelles, comme ailleurs, la notion de « réussite » n'est pas uniquement influencée par le genre. « Le milieu socio-économique et le bagage acquis dans l'enseignement obligatoire restent déterminants », insiste Jean-François Guillaume. « Il y a

certes une démocratisation de l'accès aux études supérieures, ce qui n'est évidemment pas une mauvaise chose, mais lorsque les étudiants arrivent avec une formation technique ou professionnelle, leur chance de réussir est extrêmement faible. »

## Enjeux du tronc commun

Or, les différences de genre sont déjà visibles dans l'enseignement obligatoire. Aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> degrés du secondaire, les sections techniques et professionnelles rassemblent davantage de garçons (54 %) que de filles (46 %). Les garçons sont aussi deux fois plus nombreux dans l'enseignement spécialisé et l'enseignement secondaire en alternance.

Le tronc commun de la maternelle à la 3<sup>e</sup> secondaire vise à réduire les inégalités scolaires. Avec l'avènement de nouveaux apprentissages, parfois plus pratiques et manuels, tous les élèves seront mis dans le même bain. « Il faudra à tout prix éviter une segmentation des rôles des genres avec des filles à la cuisine et des garçons qui apprennent à remplacer une ampoule. Le tronc commun présente une réelle opportunité de brouiller les pistes », pointe le professeur de sociologie. « Peut-être que les élèves de secondaire se diront qu'il existe des filières professionnelles tout aussi gratifiantes, des options scientifiques qui leur sont accessibles, et ce peu importe son genre. »

## blocus en boîte Etudier jusqu'au bout de la nuit

REPORTAGE

LEA HUPPE (ST.)

Ouverte depuis une heure, la salle est déjà bien remplie. Une quarantaine d'étudiants sont assis en groupe, concentrés et regards fixés sur leur écran d'ordinateur. Le silence règne, ce qui en étonne plus d'un. Habituellement, ils se réunissent dans cette salle pour danser jusqu'à pas d'heure. Ryan, étudiant en éducation physique à l'UCLouvain (Université catholique de Louvain) et habitué des Jeux d'hiver, le remarque : « Ça me fait très bizarre, j'ai envie de raconter des anecdotes partout où on passe. »

### Coup de pub

Le concept existe déjà depuis plusieurs années et se veut 100 % belge. Cette année, l'équipe du Study Club Red Bull organise la sixième édition, mais seulement la deuxième dans cette discothèque bruxelloise. Depuis, le mouvement s'est répandu dans d'autres pays européens tels que la Suède, les Pays-Bas ou encore la Suisse.

C'est principalement sur les réseaux sociaux que l'événement a été promu. Le projet, porté par une entreprise autrichienne de boissons énergisantes, est purement du marketing. Maxime, étudiant mais aussi jobiste au service de l'organisateur, ne s'en cache pas : en rapprochant salle d'étude insolite et quantité illimitée de soda, l'entreprise espère que les étudiants associeront désormais la marque à leur blocus.

En même temps, le contexte s'y prête bien. Les universitaires sont répartis sur des tables confortables et ont chacun à disposition une prise de courant, une lampe ainsi qu'une puissante connexion wifi. « Pour une fois, on ne doit pas se battre pour une prise », admet Ryan.

Mais l'entreprise mise surtout sur les pauses. De l'autre côté du bar se trouve une salle de détente avec simulateur de conduite, jeu twister et poufs pour ceux qui auraient besoin d'une petite sieste.

Des événements sont organisés durant ces trois journées avec des coaches sportifs et des motivateurs. Une *silent*



**Pendant trois jours, la piste de danse des Jeux d'hiver, la boîte de nuit située au milieu du bois de la Cambre, à Bruxelles, se transforme en salle d'étude qui peut accueillir jusqu'à 120 étudiants en même temps.**

© ALICE WILQUET.

*disco* est prévue en soirée pour ceux qui voudraient danser mais... avec un casque personnel bien vissé sur les oreilles afin de ne pas déranger les adeptes de la concentration.

Une autre particularité est l'ouverture de la salle 24 heures sur 24 pendant trois jours, ce qui représente un avantage considérable pour certains : « On ne choisit pas toujours le moment où on est le plus productif, ça arrive que je le sois à 18 h et que la bibliothèque ferme à 18 h 30, mais ici on reste jusqu'à l'heure qu'on veut étant donné que c'est ouvert toute la nuit », explique Ryan.

Toutes les installations sont gratuites et les étudiants ont l'occasion d'acheter à manger pour quelques euros seule-

ment.

Mais qu'est-ce qui pousse ces étudiants à changer leurs habitudes de travail pendant quelques jours et à se retrouver à étudier aux Jeux d'hiver ? Pour Hugo, 20 ans : « C'est encore drôle d'étudier dans une boîte de nuit. » Pour d'autres, c'est une question de cadre : « C'est un chouette décor insolite pour venir travailler et puis ça change des soirées habituelles où c'est rempli de monde et de musique », explique Alexandrine, étudiante en master de publicité à l'Heec qui travaille aussi aux Jeux d'hiver en tant qu'organisatrice d'événements. « Je voulais voir l'envers du décor, découvrir à quoi ça ressemble de jour. »

## ABONNÉS



Vous retrouverez sur notre site d'autres lieux insolites où l'on accueille des étudiants pendant la période de blocus.